



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

La narration bouffonne dans *Gil Blas* : « trêve de morale »

Joël Loehr

Université de Bourgogne, France

Université des Etudes internationales du Sichuan, Chine

joelloehr@hotmail.com

Reçu le 16-04-2018 / Évalué le 18-05-2018 / Accepté le 10-06-2018

Résumé

A l'occasion de la lecture d'un extrait de l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, récit picaresque et roman d'ascension sociale du début du XVIII^e siècle, on interroge quelques-uns des procédés et des effets de la narration bouffonne. On rencontre ainsi le modèle de la farce, les jeux de la parodie, le genre polémique de la satire qui visent certes à faire rire ou sourire le lecteur, mais qui donnent aussi à penser, notamment lorsque le « jugement d'ordre moral » se trouve pour ainsi dire empêché.

Mots-clés : picaresque, farce, satire, parodie, morale, art du roman

《吉尔·布拉斯》中的滑稽叙事：不谈道德

摘要：《吉尔·布拉斯·德·桑蒂亚纳传》是18世纪一部描写流浪汉生活及如何跻身社会高层的小说，本文以其中的片断为对象，对小说的主要写作手法和滑稽叙事效果进行探讨。文中充满了使读者发笑的闹剧模式、滑稽游戏及激烈的讽刺手法，同时也不乏激发读者的思考，尤其当“道德评判”受到制约时。

关键词：流浪汉题材；闹剧；讽刺；滑稽；道德；小说艺术

The foolish narration in *Gil Blas* or the impeded « moral judgement »

Abstract

For the reading of an extract of *The Story of Gil Blas of Santillane*, a picaresque narrative and a novel about social ascension from the beginning of XVIIIth century, we will question some of the processes and effects of the foolish narration. We come across the model of the farce, the games of parody, the controversial genre of satire: on the one hand, they aim to make the reader laugh or smile, but they also give rise to thinking, especially when, all things considered, the « moral judgement » is so to speak impeded.

Keywords: picaresque, farce, parodie, satire, moral judgement, art of novel

Le roman de chevalerie, sous-genre du roman qui s'est développé en Europe du XII^e siècle au XVI^e siècle, postulait une coïncidence possible entre l'homme et l'idéal. Le roman picaresque, né en Espagne au XVI^e siècle dans une situation de crise économique et sociale qui vit proliférer mendiants et vagabonds, creuse au contraire un écart avec la norme morale : le picaro, être de basse extraction, animé par l'obsession de trouver des moyens de subsistance, est un fripon qui use à cette fin de toutes les ressources de la fourberie et qui multiplie les conduites déviantes. Au XVIII^e siècle, la veine picaresque s'amalgame en France avec le roman d'ascension sociale : comme le picaro espagnol, mais mû par le désir de parvenir, le héros se jette sur les routes, livré au hasard des (mauvaises) rencontres. C'est ainsi que Gil Blas, fils d'une femme de chambre et d'un écuyer, qui a pris la route d'Oviedo sur une mule pour se rendre à l'Université de Salamanque, se trouve enrôlé dans une bande de voleurs de grand chemin. Au chapitre VIII (« Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins »), ces derniers lui imposent une épreuve qualifiante : monté alors sur un cheval dérobé à un gentilhomme, il doit détrousser un moine, qui lui-même chevauche une mule.

Je veux de l'argent. De l'argent ? me dit-il d'un air étonné ; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout. On nous loge. On nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Eh ! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutais-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres, les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de

m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition. J'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'agnus Dei, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira beaucoup d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qui marquaient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riais point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtaient l'envie en se réjouissant aussi à mes dépens. Chacun me lança son trait et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille, en ami, de ne plus te jouer aux moines. Ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi¹.

La rencontre de ces deux personnages à l'orée d'un bois donne lieu à une scène comique, notamment parce que son déroulement rappelle le schéma de la farce. La farce est un genre « pour rire » qui appartient au théâtre de foire et se caractérise par un dispositif scénique rudimentaire : le public se tient debout devant des tréteaux, où évoluent généralement deux personnages, traités comme des types, et pourvus d'un ou deux accessoires (bien souvent un bâton, ou une bourse justement). La structure d'une farce est elle aussi d'une simplicité toute fonctionnelle : le premier acte fait monter la tension entre les personnages ; dans le deuxième acte, l'un semble l'emporter sur l'autre ; mais le troisième acte propose un renversement de fortune, selon le principe que résume l'adage « tel est pris qui croyait prendre ». Le public est ici formé par les brigands, dissimulés dans le bois ; Gil Blas prend apparemment le rôle du picaro face à un moine traité comme un type ; calée sur la structure de la farce, la séquence se déroule en trois mouvements, qui correspondent aux trois paragraphes, scandés par la récurrence de l'accessoire central qu'est la bourse, et se solde par la pitoyable déconvenue de Gil Blas alors que semblait s'annoncer un « exploit ».

Il ne s'agit cependant pas seulement d'une scène pour rire : parce qu'il y a une visée satirique et dans la mesure où la satire implique un conflit idéologique avec l'objet qu'elle vise, mais surtout parce que la morale ne sort peut-être pas sauve de l'exploitation par Lesage de divers procédés de la narration bouffonne. L'extrait est immédiatement précédé d'une expression placée dans la bouche de Gil Blas et qui pourrait lui servir de légende : « trêve de morale ».

La scène s'ouvre avec une phrase rapportée au style direct (« Je veux de l'argent »), qui va droit au but : elle semble inscrire Gil Blas dans le rôle du picaresque, mais sa nudité abrupte connote aussi la naïveté juvénile du novice. Face à son agresseur surarmé (le début du chapitre nous apprend que Gil Blas porte une carabine, deux pistolets, une épée et une baïonnette), le religieux a recours aux seules armes de la rhétorique, et sa réponse s'apparente à un syllogisme dont la conclusion est qu'un religieux de son espèce ne porte point d'argent sur lui. Mais dans ce plaidoyer *pro domo* du religieux, qui emprunte apparemment à la rigueur du schéma argumentatif du syllogisme, il y a, si l'on peut dire, des vices de forme. Revenons d'abord sur l'ordre auquel ce religieux appartient, spécifié dans la page qui précède l'extrait : « Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule² ». C'est à saint Dominique, originaire d'Espagne, que cet ordre, dont la mission était de répandre la doctrine catholique par une prédication itinérante, doit sa naissance et son nom. Cet ordre des Prêcheurs était aussi un ordre mendiant, dont les membres faisaient vœu de pauvreté et vivaient de la « charité », comme le rappelle le religieux. Mais peut-on accorder crédit et foi à ce qu'il déclare ? Le discours que Lesage lui prête est en vérité à double entente : qu'est-ce au fond que l'existence de ce moine sinon celle d'un parasite, d'un pique-assiette ? S'il peut « voyager » sans porter d'argent sur la route (on comprend que ce religieux qui « voyage » n'est donc en vérité pas en pèlerinage, alors même qu'il se trouve sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle), c'est en effet surtout qu'il a trouvé le moyen habile de le faire sans rien *débours*er : nourri et logé, il profite de l'hospitalité et de la charité des Espagnols, ne les payant en retour qu'avec la fausse monnaie des mots (notons la négation restrictive : « on ne nous demande que des prières »). Avec ce personnage de moine monté sur une mule, Lesage retrouve la veine satirique de la farce médiévale, genre comique dont les religieux étaient des cibles de prédilection. La réplique prêtée à Gil Blas, qui rebondit sur le terme de « Providence », confirme le persiflage anticlérical : se trouve dénoncée la cupidité des moines pourtant censés dévouer leur existence à des valeurs spirituelles.

Le comique de cette scène de joute oratoire et d'escrime verbale entre un personnage monté sur un cheval et un autre sur une mule tient aussi au fait qu'elle rappelle l'épreuve du duel dans le roman de chevalerie. Le terme d'« exploit », dans le titre du chapitre, avec son sens d'acte de bravoure et d'action d'éclat, annonçait ce jeu parodique (Le frontispice de l'édition Garnier-Flammarion fait aussi apparaître Gil Blas monté sur sa mule comme une réplique drolatique du chevalier sur son destrier). De même que lors d'un tournoi, il y a une assemblée de spectateurs qui sont là pour jauger l'exploit : elle est ici formée par les brigands dissimulés dans le bois, désignés avec le terme de « camarades », qui rappelle la fraternité d'armes liant entre eux les membres d'un ordre de chevalerie. Quant au trophée à remporter, c'est la bourse : on y revient à la fin du premier mouvement de la séquence, dans une formule qui est une modulation de l'expression avec laquelle les bandits de grand chemin interpellaient leurs victimes au Moyen-âge, pour les rançonner : « la bourse ou la vie ».

Dans le deuxième temps de la séquence, le religieux laisse tomber sa bourse à terre et Gil Blas s'en empare. Mais l'exploit n'est qu'apparent : par un art narratif subtil, jouant de la double focale du récit à la première personne (les points de vue respectifs de Gil Blas personnage et de Gil Blas narrateur), Lesage rend déjà lisible, prévisible, la déconvenue finale de l'apprenti picaro. Plusieurs signaux mettent le lecteur en alerte. Dans la première phrase, le verbe « sembler » donne à entendre que la poltronnerie comme la capitulation du religieux sont feintes : ce serviteur de Dieu est rusé comme un diable ou, pour mieux dire, comme un picaro justement, car c'est lui qui en récupère de fait les attributs traditionnels (existence de parasite, mais aussi habileté rhétorique, ingéniosité et art de la feinte). Monté sur une mule, il apparaît comme une réplique de Gil Blas lui-même, qui était parti du foyer familial sur la mauvaise mule de son oncle : mais à picaro, picaro et demi ! Le geste de tirer sa bourse de dessous sa robe et de la laisser tomber à terre au lieu de la tendre à l'agresseur apparaît comme une manœuvre dilatoire du moine qui cherche à se donner le moyen et le temps de prendre la poudre d'escampette. Et si cette bourse est qualifiée de « grosse », c'est aussi pour rappeler le principe même de la farce, dont les ficelles sont précisément assez grossières : le poids de la bourse, qui « paraît » pesante, ne signifie pas nécessairement la valeur de ce qu'elle contient et le lecteur comprend déjà que cette bourse « en peau de chamois » risque fort de se dégonfler comme un ballon de baudruche. Le dindon de la farce est ici le naïf Gil Blas : il a beau avoir troqué sa mule contre un cheval de gentilhomme, il est loin d'avoir la stature de ces « chevaliers de l'industrie » dont se compose la bande de brigands. « Chevalier de l'industrie » est une expression qui date du XVII^e siècle (elle deviendra par la suite « chevalier d'industrie ») et qui désignait

des gens bien nés, mais qui, n'ayant point de bien, subsistaient par des moyens malhonnêtes. On trouve l'expression « chevalier de l'industrie » dans le chapitre V, où les bandits (dont il est facétieusement précisé qu'ils sont « plus unis que des moines »), se présentent tour à tour, dans des récits autobiographiques insérés : un lieutenant relate ainsi comment il a fui la maison paternelle et comment il s'est associé par la suite « avec des chevaliers de l'industrie » qui lui « apprirent à faire de bons tours³ ». La précipitation (rendue sensible par une succession de verbes au passé simple, dans de brefs modules syntaxiques) avec laquelle Gil Blas rapporte son trophée pour l'exhiber devant ses compagnons d'armes, tel un *miles gloriosus* après un haut fait d'armes, ne manque donc pas de faire sourire, alors même que le second temps de la séquence s'achève par un concert d'éloges hyperboliques (« des merveilles », « un excellent voleur »).

Le troisième temps de la séquence s'ouvre lui sur l'expression d'un rappel à l'ordre de la morale, qui est à imputer à Gil Blas narrateur : « Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être ». Car c'est bien la norme morale qui est mise en jeu dans cette séquence où Lesage recourt aux procédés de la narration bouffonne. L'un des procédés favoris de la narration bouffonne consiste à susciter une attente, et à la décevoir. C'est ce que fait Lesage ici. Le début du dernier paragraphe ménage non seulement une attente, mais un véritable suspense : d'abord dans deux phrases rapportées au style direct, la première traduisant l'impatience collective par un double impératif (« voyons, voyons »), la seconde reprenant le fil du persiflage anticlérical. Le suspense est toutefois de courte durée : la bourse qu'on supposait « bien garnie » ne contient jamais que « deux ou trois petites médailles de cuivre, entremêlées d'*agnus Dei*, avec quelques scapulaires », c'est-à-dire des morceaux d'étoffe bénite, témoignages de dévotion, et des morceaux de cire représentant le Christ, dont le sacrifice devait expier le mal sur la terre et ouvrir les voies du salut à l'âme des pécheurs. Les « petites médailles » de cuivre s'opposent évidemment à la « grosse bourse » dont il était question dans le paragraphe précédent et qui se dégonfle en effet ici comme un ballon de baudruche ; la référence aux *agnus Dei* et aux scapulaires montre bien que le religieux s'est en réalité délesté de ce qui avait à ses yeux le moins de valeur (ce qui compte pour lui, comme le soulignait déjà la fin du premier paragraphe, ce sont les espèces sonnantes et trébuchantes, les « bonnes pistoles », et non les emblèmes de la dévotion et les symboles de la foi). La veine satirique traverse donc toute la séquence. Mais, comme dans le schéma de la farce, tel est aussi pris à la fin celui qui croyait prendre : le voleur est volé, l'exploit est manqué et le héros est moqué. Se déclenchent en effet des *lazzis*, se décochent alors les fines pointes d'une raillerie dont le jeune héros est la cible, selon la rhétorique

ironique de l'antiphrase : « Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie » (cette antiphrase est placée dans la bouche du lieutenant, qui a fait ses classes de rhétorique auprès des chevaliers d'industrie). Gil Blas se représente comme un pauvre martyr, victime de la méchanceté universelle : il use du terme de « scélérats », emprunté au vocabulaire de la tragédie et précédé d'un démonstratif qui a la valeur du *iste* latin ; et il tente de se raccrocher à un repère d'ordre moral, à travers la référence à celui des brigands qui avait apostasié et en stigmatisant le « dérèglement » de leurs mœurs. C'est leur capitaine qui intervient en fin de séquence. Ses propos, rapportés au style direct, se donnent à entendre comme une conclusion épiphonématique. Un épiphonème est un commentaire qui apparaît en clausule, c'est une réflexion, détachée du récit, tantôt assumée par le narrateur, tantôt confiée à un personnage (comme ici), et qui dégage une leçon de l'expérience relatée, dans la forme d'une assertion sentencieuse, au présent gnomique. L'épiphonème sur lequel cette séquence vient se clore et qui présente le moine comme une figure superlative du picaro rappelle la moralité satirique et enjouée sur laquelle s'achève une farce.

Reste que le dernier mot est laissé au capitaine d'une bande de voleurs de grand chemin. Pas sûr donc que cette séquence incite le lecteur à la réprobation morale des conduites déviantes et quoi que la voix narratrice ait pu déclarer dans l'avertissement de « Gil Blas au lecteur » : « Si tu lis mes aventures, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais, si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé à l'agréable⁴. »

Avec ce petit groupe de personnages, on a certes une image de la société française de la Régence, que Lesage vise en réalité à travers l'histoire de Gil Blas, délocalisée en Espagne et située presque un siècle avant le sien ; avec cette séquence où l'on voit le héros tenter de voler un moine qui lui-même vole les autres et qui parvient à tromper l'apprenti-brigand, on a certes l'image d'une société de dupeurs et de dupés, où tout le monde vole tout le monde. Mais, en même temps, aucun des acteurs de cette scène de farce n'est vraiment antipathique : ni ces brigands, qui forment une bande de joyeux lurons, pleins d'esprit et non sans éloquence, ni ce moine, dont on ne peut pas ne pas admirer la rhétorique rusée et la manière dont il se tire d'un mauvais pas, ni le candide Gil Blas qui a endossé le costume du chevalier d'industrie, sans toutefois parvenir à rentrer tout à fait dans son rôle de composition.

Cette séquence pourrait donc bien être légendée par la formule qui la précède immédiatement : « trêve de morale » et glosée avec l'idée que Milan Kundera

développe dans *Les Testaments trahis* : l'art du roman est essentiellement un art ludique, où tout est ambigu, un « territoire où le jugement moral est suspendu⁵ ».

Bibliographie

Kundera, M. 1993. *Les Testaments trahis*. Paris : Gallimard.

Lesage, A.-R. 1977. *Histoire de Gil Blas de Santillane*. Paris : Garnier-Flammarion.

Notes

1. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, p. 44-45.

2. Ibid., p. 43.

3. Ibid., p. 37.

4. Ibid., p. 21.

5. *Les Testaments trahis*, p.17.